



LE MOIS DES MORTS

Novembre ! te voilà ! — Ton aspect nous attriste
Et ta voix grelottante entonne un refrain triste ;
Tu l'avances hardi, tenant entre tes mains
La faux qui tranche tout ce qu'aiment les humains.
Tu marches comme un spectre allant à la victoire,
Et cruel, de la mort tu fais naître ta gloire.
Sous tes pas tout frémit, tout chancelle et tout meurt,
L'oiseau quitte son nid et s'envole avec peur,
Le feuillage admiré dans la grande nature,
Dort, au fond du vallon, sous reste de verdure.
Et, Novembre ! c'est toi qui sèmes la douleur
Dans ces lieux où, jadis, rayonnait le bonheur.
Sans doute, tu poursuis aussi ta destinée,
Car, nous te voyons toujours, à chaque année,
Comme un squelette froid l'avancer jusqu'à nous.
Peut-être pour quelqu'un ton aspect est-il doux,
O mois dont le manteau porte une frange noire,
Peut-être éveilles-tu la navrante mémoire
De quelque âme oubliée ?... Eh bien ! suis ton destin
Mais rempli de douleur ; répands sur ton chemin
Le deuil qui se soutient à ton aile brisée.
Déjà, tout est néant ; sous ta faux irritée
A pâli la nature et ses charmes d'un jour.
Dis, où vas-tu fixer maintenant ton séjour ?...
Hélas ! je te regarde, allant au cimetière,
T'asseoir bien tristement sur le bord d'une bière.
Tu frissonnes de peur !... Ah ! tu te trouves seul
Au milieu de tombeaux que tapisse un linceul ;
Seul, oui bien seul, avec la forme mortuaire
Qui se dessine au fond d'un morne et blanc suaire.
Oh ! dis-moi, qu'entends-tu, le soir, quand tout s'endort,
Que vois-tu se passer dans l'empire du mort ?...

“ Entends le bruit confus de quelques voix plaintives
“ Qui se pressent vers moi me demandant, hâtives,
“ Si mon manteau leur cache un faible souvenir,
“ Si, pour eux, quelques voix ont encore un soupir.
“ Hélas ! je leur réponds, ma douleur est amère
“ Quand, toujours, je me vois bien seul au cimetière.
“ Personne pour pleurer au bord de vos tombeaux ;
“ Seul, ce ver trop hideux qui grandit sur vos os
“ Vous rappelle, qu'un jour, vous aurez l'existence,
“ Et le cruel il rongé à travers le silence.
“ O morts ! abandonnez vos suaires de deuil ;
“ Reposez-vous un peu sur le bord du cercueil.
“ Ah ! si l'on ne vient pas, au moins votre présence
“ Dirait-elle peut-être aux amis que l'absence
“ Doit séparer les cœurs mais sans les désunir.
“ Alors je vois, hélas ! des fantômes sortir
“ Des entrailles du sol ; ils s'avancent dans l'ombre ;
“ Leur mine fait frayeur et leur démarche est sombre.
“ Ils marchent quelques pas, puis, posent tristement
“ Leurs crânes dépourvus sur un vieux monument !...
“ Le soir, quand tout se tuit, quand la nuit tend son voile,
“ Que dans le firmament ne brille pas une étoile,
“ Le passant voit alors ces spectres amaigris
“ Qui semblent demander quelques “ De profundis.”
“ Il a peur... il s'éloigne... et, du vieux cimetière,
“ Il détourne son œil du vide de la bière.
“ Pourtant, il s'en souvient, là repose un parent,
“ C'est son frère ou sa sœur, peut-être son enfant.
“ Son œil verse des pleurs et son âme se brise,
“ Il marche lentement du côté de l'église,
“ Et, dès le lendemain, la voix du vieux clocher
“ Se fait entendre au loin et commence à tinter.
“ Elle dit, tristement, sa chanson sépulcrale
“ Et jette aux quatre vents sa lugubre rafale
“ Qui demande aux mortels de prier pour les morts.
“ A ce bruit, les défunts retournent sans efforts
“ Partager du tombeau le sommeil solitaire ;
“ Ils savent qu'à l'aube, au fond du sanctuaire,
“ Le prêtre, auprès du ciel, intercède pour eux.”

Parents, il faut prier... pour tous ces malheureux
Qui, pour leur délivrance, ont paru nous attendre
Semblant ressusciter de leur sinistre cendre.
Il faut prier... ce mois, est un mois où le mort
Implore des vivants le terme de son sort.
Si personne ne va pleurer sur cette terre
Où dort lugubrement un tombeau solitaire,
Que du moins au vieux temple on s'assemble souvent
Pour vénérer les morts qui veillent tristement.

John Ladd

Montréal, novembre 1898.

FRAGMENT DE LETTRE

HISTOIRE D'AMOUR

Un jour de l'automne dernier, par une de ces dernières journées chaudes d'octobre, les hasards de ma promenade journalière m'avaient conduit aux abords du jardin du gouverneur.

J'entrai.

J'allai m'asseoir sur un banc, sous un chêne dont les branches dénudées se dressaient lamentablement vers le ciel. Toutes ses feuilles étaient tombées et gisaient éparpillées sur le sol. La bise les avait empilées dans les creux du terrain, amoncelées près des obstacles, et partout jaunies, dorées, rouillées, les pauvres petites feuilles jonchaient le gazon flétri. Le soleil agonisait à l'horizon et l'ombre, qui envahissait les coins du jardin, s'étendait déjà partout, précédant la nuit.

C'est étonnant, comme on est triste en automne. Quels mystérieux liens de sympathie unissent notre âme à l'âme des choses ? Comment se fait-il que la pluie amène nos pleurs, qu'un rayon de soleil provoque notre sourire, et qu'on aime, quand les frimas ont rougi les rameaux, à se reporter en arrière en proie aux souvenirs doux ou pénibles qui assiègent l'esprit ? Je ne sais : comme les autres en automne je subis la loi commune et j'aime à me laisser entraîner vers les joies d'autan, à souffrir les douleurs de jadis, à revivre mes amours, à embrasser ma mère et peu à peu remonter doucement vers mon berceau, comme l'oiseau battu des tempêtes revient reposer son aile fatiguée sous le toit de feuillage de son nid. Et mon âme en automne est triste, triste comme la feuille morte qui s'abat, comme la plainte du vent dans les saules effeuillés des cimetières.

Bercé par ces rêveries, entouré de souvenirs de bonheur, oh ! si loin déjà, je me plaisais à soulever les feuilles mortes du bout de ma canne et à les faire voler, me disant que toutes nos espérances, nos joies et nos douleurs sont aussi fragiles qu'elles, et que comme celles-ci elles ont aussi leurs saisons. Je prenais plaisir à les regarder retomber les unes sur les autres se froissant doucement, avec un petit bruit sec et doux qui est comme un cri plaintif de leur détresse, pauvres feuilles !

Soudain, en bouleversant un nouvel amas, quelque chose de blanc attira mon attention. Je me penchai : c'était une lettre dont les premiers feuillets manquaient. Soigneusement pliée, elle devait avoir été perdue. L'encre un peu blanchie par l'humidité permettait encore d'en lire quelques fragments. Je lus :
“ ... dernière lettre. Tu sembles dédaigner tout ce qui n'est pas sérieux, positif et sonnante comme des écus d'argent, et, me dis-tu, l'amour, marchandise que l'on achète ou que l'on vend sans marchander, ne doit être regardé qu'en passant comme un bibelot rare à l'étagère d'un Juif, ne valant pas la peine qu'on s'y arrête ; enfin, que c'est une folie qui fait souffrir.

“ Tu as raison, ami, et tu as tort. Tu as raison : l'amour est une folie qui fait souffrir, l'amour tue ; tu as tort : l'amour fait ressentir à notre âme des joies divines, indescriptibles, qu'il faut avoir connues pour les comprendre, car l'épanouissement d'un amour idéal et pur est un avant-goût du bonheur céleste : c'est par l'amour que nous ressemblons le plus à Dieu.

“ Tu ne devrais pas, ami, te cuirasser contre un sentiment qui t'apportera les plus douces joies du monde. Ouvre ton cœur grand à l'amour et tu sentiras, tu comprendras toute la joie, le ravissement qu'on éprouve de se donner, de se croire petit, rien, néant, devant des yeux remplis de tendresse, tu oublieras la terre, le monde, le ciel et l'enfer devant une bouche qui te dit : Je t'aime ! je t'aime ! je t'aime ! Quelle divine musique pour le cœur !

“ Laisse-moi te dévoiler mon âme tout entière, ami, c'est pour cela que je t'écris ; j'hésite, car je crains ton ridicule ; qu'importe !...

“ Eh bien ! oui, je l'ai entendue cette émouvante mélodie de l'amour. Le croiras-tu ? moi, sceptique, incrédule, cœur de bronze comme toi, j'ai aimé, j'ai été aimé, moi... j'ai cru être aimé ! On m'a dit : je t'aime ! Les lèvres mentaient, mais c'était si doux, que

j'ai cru voir s'ouvrir le ciel devant moi. Je t'aime : ce mot était si tendre dans sa bouche que j'ai senti mon cœur se fondre dans une ardeur inconnue, mon âme s'ouvrir avec délices à des sensations délicates comme celles que ressent le lotus des déserts, flétri par un soleil de feu, lorsqu'il ouvre son calice à la goutte de pluie ; j'éprouvai tant de bonheur en cet instant, que si la mort m'eût étreint de ses griffes, je n'aurais pas voulu rompre le charme divin qui me fascinait et m'enchaînait, je serais mort volontiers en ce moment-là.

“ C'est une douce et grande folie que celle d'aimer, c'est une émouvante démence.

...Oh ! l'amour serait un bien suprême
Si l'on pouvait mourir de trop aimer.

“ Pour comprendre ce que je viens de dire, et qui suivra, il faudrait que tu eusses aimé...

“ Ah ! si une jeune fille, ange de grâce et d'amour, avait fait battre ton cœur comme le mien, tu comprendrais comment et pourquoi on devient ambitieux, fou, jaloux, heureux et malheureux. Tu comprendrais pourquoi on peut quitter son pays pour des années, et exilé, travailler à acquérir... la renommée ; tu comprendrais la joie qu'on éprouve à mettre aux pieds de l'adorée plus que son cœur, sa volonté, son amour, sa fortune, mais ce que nous nous sommes faits nous-mêmes pour elle : nos talents, notre célébrité acquise, notre renom, tout ! Comment on travaille avec acharnement dans cette pensée ; comment les heures s'envolent vite, comment la fatigue paraît légère en marchant vers ce but.

“ Tu saurais comme on est fort, appuyé sur l'amour d'une femme ; et comme l'âme souffre, crie, pleure et se brise de son abandon ; tu saurais enfin ce que c'est que vivre : car tu comprendrais la souffrance.

“ J'ai connu toutes les joies et toutes les douleurs de l'amour. Rire puis pleurer, c'est l'amour, c'est la vie. Tout est passé, tout est fini, j'ai vu disparaître rêves, projets, espoirs, etc...”

Ici, une page incompréhensible : l'écriture est tachée comme si l'auteur eût été en proie à un trouble violent. Je continue :

“ ... Vois-tu, j'avais vingt quatre ans. A cet âge, nous croyons que nous n'avons qu'à appeler le bonheur pour qu'il nous apparaisse sous sa forme la plus séduisante. La santé était un des dons que Dieu avait bien voulu me faire, et j'avais un tel besoin d'épanchements, de joie, de tendresse, une telle nécessité de vivre, de jouir, de me dépenser, que ce désir effréné d'amour m'eût bientôt perdu.

“ Je traversais alors la période la plus critique de ma vie. Entouré de faux amis, possédant une fortune, fréquentant un monde qui n'était pas le mien, j'avais connu tous les excès. J'allais bientôt me perdre corps et biens.

“ Je la rencontrai, Elle ! c'était mon rêve : elle remplissait le vide de ma vie, elle comblait tous mes vœux, elle réalisait tous mes songes, et j'aurais bravé l'enfer pour un de ses sourires. Sa rencontre fut pour moi l'abri, comme la savane pour l'oiseau dans la tempête.

“ As-tu remarqué un orage subit dans un ciel d'été ?

“ De gros nuages livides, noirs, sinistres, accourent, se heurtent, luttent, se brisent, s'amoncellent ; on dirait une lutte de titans. Les éclats de la foudre se répercutent au loin, ses craquements, secs et sonores, terrifiants, crépissent sur les vallées ; l'éclair foudroie les sommets, illuminant d'instant en instant la nature haletante d'effroi ; tout est morne, tout tremble, tout s'anéantit devant ces sublimes manifestations de la plus grande force ! Soudain, un rayon de soleil perce la nue de feu et laisse tomber ses flèches d'or sur la terre anxieuse et craintive. Bientôt, agrandissant la trouée, il écarte les nuages, émette ces entassements noirs, fond les foudres—et l'on n'aperçoit plus que des franges suspendues au firmament — comme les dernières draperies sur une fin de scène d'un gigantesque théâtre.

“ Elle fut ce rayon de soleil dans mon ciel obscurci, elle fut mon espérance, mon bonheur : c'était l'idéal. Elle réunissait en elle toutes les grâces charmantes dont Dieu a doté la femme. Je la voyais belle et can-